

APPROCHE PHILOSOPHIQUE DE LA CONFIANCE

Ce qu'elle est
Pourquoi nous en manquons
En quoi elle est vitale

La confiance ?

La confiance est le sentiment qui me porte à me fier à une réalité incertaine.

Je fais confiance à un ami en sachant que la nature humaine est changeante. Je fais confiance en sachant que le meilleur, le moins bon et le pire sont également possibles. Je fais confiance à Dieu même si je n'ai aucune preuve scientifique de son existence.

Étrangère ou contraire aux arguments de la raison, la confiance est assurance irrationnelle. Elle s'affirme contre les doutes distillés par la raison, naturellement hostile à ce qui lui échappe.

- « Le temps use toutes choses, ressasse la raison.
- Oui, répond la confiance, mais l'âme de mon ami est faite d'une substance qui ne s'érode pas.
- Attention aux périls que réserve l'avenir, remâche la raison.
- Peut-être, répond la confiance, mais le meilleur est toujours possible.
- Le malheur et l'injustice sont les signes d'un monde sans Dieu, rumine la raison.
- Sans doute, répond la confiance, mais Dieu met les hommes à l'épreuve. »

Pour se maintenir en vie, la confiance doit combattre en permanence le scepticisme de la raison. Pour cela, elle doit puiser en elle-même l'énergie dont elle a besoin pour continuer d'exister.

Les origines anthropologiques de la confiance

L'énergie qui alimente la confiance prend source dans la nature étrange de l'animal humain.

L'homme est dépourvu de comportements stéréotypés. Aucun programme génétique n'assure notre protection et notre défense. En revanche, l'homme a un cerveau hypercomplexe pour pallier son instinct de survie défaillant. Ce cerveau le rend conscient de

lui-même et de sa situation dans l'environnement. Il lui donne la capacité d'inventer des solutions originales pour résoudre les problèmes de la vie.

Par son volet rationnel, le cerveau m'apprend que rien n'est sûr. L'avenir échappe à ma prise, les autres ont des comportements imprévisibles. L'environnement est trop complexe et ne peut être que très partiellement prévu et maîtrisé. Nous sommes tous sujets à l'accident, à l'erreur et au chagrin. Notre existence est menacée tout le long de sa durée limitée.

Par son volet dément, le cerveau compense l'inquiétude par la croyance. J'ignore de quoi demain sera fait, mais je crois spontanément que, demain, je serai encore en vie. Je sais que les hommes sont faillibles, mais je les crois capables de tirer leçon de leurs erreurs. Si j'ignore les intentions de mes proches, je crois que des alliances avec eux sont toujours possibles. Si je sais que la réalité fourmille de périls, je crois à la chance et à ma bonne étoile.

Par ma nature humaine et à mon insu, je suis porté à croire que ma vie poursuivra son cours. Sans cette confiance irraisonnée, je serais dans l'incapacité de commencer ma journée.

Pour l'être humain que je suis, croire c'est vivre, et vivre c'est croire.

Les racines anthropologiques de notre manque de confiance

Notre cerveau est bien étrange. Pour trouver, mon cerveau est obligé de tâtonner. Le tâtonnement est toujours une errance et l'errance peut autant découvrir que se tromper. L'erreur peut être aussi bien instructive que mortelle.

Notre rapport à la réalité extérieure est bien étrange. Rien, au départ, ne permet de distinguer ce qui est en moi et ce qui est dehors. La distinction entre le dehors et le dedans vient avec

l'expérience. Au fur et à mesure j'apprends que les choses et les autres résistent à mon désir.

Notre rapport à notre réalité intérieure est bien étrange. Ne pouvant me défaire de moi, je perçois tout à travers un filtre que je ne vois pas. Spontanément, je prends mes interprétations pour des vérités et mes désirs pour des réalités. La ligne de démarcation entre l'extérieur et l'intérieur reste floue.

Notre rapport aux autres est bien étrange. Les autres sont en face de moi, à la fois incontournables et étrangers. Mais ils sont tout autant en moi à mon insu. Je prends conscience de moi en entendant mon prénom et apprend le monde par des interdits dits ou non dits.

Notre manque de confiance plonge ses racines dans notre nature humaine. Dans l'errance attachée à tous nos pas, physiques et mentaux. Dans la difficulté de distinguer la réalité de la fiction, le danger effectif du péril imaginaire.

Pour l'être humain que je suis, l'inquiétude fait partie de ma texture.

Les racines culturelles de notre manque de confiance

Notre culture occidentale relie notre avènement dans l'univers à une chute.

La Genèse présente notre condition comme la conséquence d'une malédiction divine. Dieu nous créa à son image, conscients, parlants, libres, immortels et invulnérables. Destinés à commander à l'ensemble de l'univers, nous fûmes placés dans le jardin de l'Éden. En ce lieu d'abondance où nous jouissions de tout sans effort, nous avons exercé notre liberté. Nous avons choisi de transgresser l'interdit divin, nous avons goûté au fruit de la connaissance. Pour cette transgression, nous avons été châtiés. Chassés du paradis, condamnés à la mort, à la souffrance et au travail.

Hésiode présente notre condition comme la conséquence d'un déclin sans malédiction. Le dieu Cronos créa successivement cinq races d'hommes. La première, appelée race d'or, fut composée d'hommes bienheureux. Cueillant sans effort les fruits d'une nature généreuse, ils vivaient sans besoins ni tourments. Mortels évoluant sans vieillir, ils mouraient en s'endormant paisiblement. Nous appartenons à la dernière race, la race de fer. Fragiles à l'extrême, nous sommes contraints à travailler pour vivre. Nous sommes accablés de fatigues et de souffrances, consumés par l'angoisse de la mort. Perturbés, de surcroît, par les quelques joies qui viennent interrompre nos peines.

Nos deux sources culturelles, la source juive et la source grecque, ne nous aident pas. Ayant perdu les avantages des dieux sans avoir jamais eu l'insouciance des bêtes, nous tremblons.

La foi déplace les montagnes, dit notre troisième source, la source chrétienne. Nous avons du mal à entendre ce message, trop religieux et trop difficile à capter.

Les racines sociales de notre manque de confiance

Les formidables progrès techniques et sociaux sont ambigus.

L'automobile réduit la durée de nos déplacements tout en nous exposant aux accidents de la route. Le confort et l'efficacité nous rappellent sans cesse le risque d'invalidité et de mort. La prise en charge institutionnelle des personnes en difficulté défait les liens humains. L'amélioration des soins et la commodité nous renvoient à notre solitude.

La contractualisation de toutes les relations impacte notre subconscient. Celui-ci nous suggère que ce qui n'est pas formalisé est menacé de rupture ou de trahison. L'obligation et l'incitation à nous assurer tous risques nous rendent frileux et obsessionnels. En nous poussant à vouloir pour tout des garanties, notre subconscient rétrécit le champ de nos possibles et de nos espoirs.

Le discours sécuritaire tenu par les politiques anesthésie notre conscience. Celle-ci oublie que vivre c'est risquer, et surmonter la mort à tout moment. L'application sans discernement du principe de précaution trompe notre conscience. Celle-ci secrète l'illusion que la raison peut tout prévoir, prévenir et contrôler.

Notre société véhicule l'opinion que tout accident est anormal. Nous avons oublié qu'il existe des catastrophes naturelles et que la vie est mortelle. Nous croyons que tout ce qui arrive vient de l'homme, maître tout-puissant du monde. Nous portons plainte contre l'État ou le médecin, impuissants à assumer l'incertitude de vivre.

En donnant les pleins pouvoirs à la raison gestionnaire, notre société nous désapprend de vivre. En désapprenant de vivre, je dégrade l'humanité qui est ma seule force et mon seul fond.

Et pourtant...

Sans y penser, nous croyons spontanément à la permanence de notre univers familier. Les catastrophes ne cessent de ravager le monde et de frapper près de chez nous. Mais nous sommes certains de retrouver, tout à l'heure ou demain, notre petit monde : nos proches, notre appartement, notre rue, notre trajet, notre lieu de travail, nos collègues, nos amis.

Sans y prêter attention nous croyons spontanément en l'organisation sociale. Les dysfonctionnements nous agacent en nous incitant à la critique et à la méfiance. Pourtant, nos actes témoignent du crédit que nous accordons aux institutions : nous conduisons nos enfants à l'école, travaillons et faisons appel aux services de l'État.

Sans y prêter attention, nous croyons spontanément à ce que les autres nous disent. Nous savons qu'il existe des menteurs et des escrocs et que les médias nous manipulent. Pourtant, nous croyons

souvent nos proches sur parole, consultons sans méfiance le médecin. Nous puisons régulièrement nos infos dans les journaux.

Sans y prêter attention, nous croyons spontanément au sens de l'humanité. Les violences que l'homme fait à l'homme suscitent en nous indignation et sentiment de l'absurde. Pourtant, nous désirons l'amour et l'amitié, et nous tissons des liens de tendresse. Nous mettons au monde des enfants et pensons fortement à leur avenir.

Du fond de l'incertitude irrésorbable de l'existence, malgré nos doutes, nous attestons du fait que rien d'humain ne saurait exister sans confiance.